

Marc Bloch : portrait intime de l'historien et du résistant

Peter Schöttler dans L'Histoire n° 535 - septembre 2025

Que sait-on de la vie de Marc Bloch ? L'historien a très peu écrit sur lui-même. Mais, à partir de sa correspondance, des souvenirs de ses proches et de ses compagnons de lutte, son biographe Peter Schöttler a pu dresser le portrait du savant et du résistant.

L'Histoire : Par quelles sources connaît-on la vie de Marc Bloch ?

Peter Schöttler : Marc Bloch était un homme discret, qui se mettait peu en avant - très différent en cela de son ami Lucien Febvre, qui ne cessait de parler de lui-même ! Il a donc très peu écrit sur sa propre vie. La « Présentation du témoin » qui ouvre *L'Étrange Défaite*, où, avant de livrer son témoignage sur la Débâcle de 1940, Bloch propose un bref « état civil » du témoin qui s'apprête à comparaître devant le lecteur, constitue une exception. Et même dans cet ouvrage, il prend soin de préciser dès les premières lignes : « *Je n'écris pas ici mes souvenirs.* » Ailleurs, ce refus d'évoquer sa propre vie l'amène parfois à parler de lui à la troisième personne. Lorsqu'il évoque, dans son *Apologie pour l'histoire*, « [u]n travailleur, que j'ai quelque raison de très bien connaître », ayant vécu le repli des armées alliées sur Dunkerque en 1940, c'est bien de lui-même qu'il parle. Une facétie, tout comme lorsque, pendant la guerre, il publie, sous le pseudonyme de « M. Fougères » - en référence au village creusois de Fougères, où il possède une maison -, nombre d'articles et de recensions dans les *Annales* au mépris de la censure allemande, et sous le nom duquel il s'amuse même à citer les travaux de Marc Bloch.

A l'exception des rares textes qu'il a consacrés à l'histoire du temps présent - *L'Étrange Défaite* et les « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre » -, où il s'applique à lui-même, en historien, la « critique méthodique du témoignage », la vie de Marc Bloch est donc très absente de son oeuvre. Pour autant, les sources abondent, qui permettent de l'éclairer.

On conserve très peu de traces de son enfance : tout au plus quelques photographies, réunies par Étienne - son fils aîné, né en 1921 à Strasbourg, comme les cinq autres enfants de la fratrie : Alice, Louis, Daniel, Jean-Paul et Suzanne. Né à Lyon en 1886, fils de l'historien antiquisant Gustave Bloch, on connaît surtout de sa jeunesse son parcours académique : études secondaires au lycée Louis-le-Grand, à Paris, admission en 1904 à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, agrégation d'histoire et géographie en 1908, premières expériences d'enseignement en 1912-1913, à Montpellier puis à Amiens, avant l'engagement dans la Première Guerre mondiale.

Cette expérience combattante comme sergent, adjudant, souslieutenant, lieutenant puis capitaine à partir d'août 1918 - un titre qu'il obtient à titre définitif en janvier 1921 -, lui vaut quatre citations à l'ordre de l'armée, la croix de guerre et la Légion d'honneur à titre militaire. On la connaît principalement par ses quatre carnets de guerre dont il tirera ses *Souvenirs de guerre, 1914-1915*, et par un certain nombre de lettres, de photographies et de rapports adressés à sa hiérarchie.

C'est surtout en 1919, avec les débuts de sa carrière universitaire - à Strasbourg puis à la Sorbonne à partir de 1936 -, que sa vie devient mieux documentée, par le biais notamment de ses papiers de travail, aujourd'hui constitués en « fonds Marc-Bloch » aux Archives nationales. Avant la Seconde Guerre mondiale, ils étaient tous stockés dans son grand duplex du 17, rue de Sèvres, à Paris, de même que sa bibliothèque. Cet appartement est spolié en 1942 par les Allemands. Dans l'inventaire des biens qu'Étienne Bloch rédige le 4 octobre 1946 à l'appui d'une demande d'indemnisation, il évoque

ainsi « une bibliothèque comprenant livres rares, collections historiques complètes, entre 5 000 et 7 000 volumes », et précise en note : « Le chiffre donné pour l'évaluation de la bibliothèque ne pourra être justifié, étant donné que le catalogue des livres a été emporté par les Allemands. Cette bibliothèque, constituée par mon père, était la bibliothèque d'un savant. Elle comprenait un fonds classique (par exemple l'oeuvre complète de Voltaire en 72 volumes), des polyptyques, des livres du XVIIIe siècle, dont certains valent aujourd'hui chacun environ 50 000 francs, des livres modernes (par exemple La Comédie humaine de Balzac dans la coll. "La Pléiade") et surtout des livres historiques allemands, anglais, italiens, belges ainsi que des revues scientifiques complètes depuis 1920, européennes et même américaines. »

En même temps que ses livres, une partie des archives de Marc Bloch sont envoyées vers Berlin, avant d'être saisies par les Russes et restituées finalement à la France, à partir de 1994, au sein du célèbre « fonds de Moscou » des Archives nationales (cf. p. 40). On y trouve certains des documents les plus anciens de la main de Marc Bloch, depuis ses études supérieures - avec ses « Devoirs de khâgne au lycée Louis-le-Grand en 1903 » et ses « Notes prises et cours suivis à l'École normale et la Sorbonne » - jusqu'à ses premières années d'enseignement, documentées par les « Notes de cours prises par Marc Bloch dans l'enseignement secondaire à Amiens et Montpellier ».

La majorité de ses papiers avait toutefois été récupérée dans son appartement, avant l'arrivée des Allemands, par des proches de la Rue d'Ulm - dont Lucien Febvre et Paul Étard, le bibliothécaire -, et transportée en camionnette dans le Sud, où Bloch avait pu la recouvrer et l'entreposer dans sa maison de Fougères. Parmi ces papiers, son fils Étienne et sa petite-fille Suzette Bloch ont versé aux Archives nationales ceux qui documentent son oeuvre d'historien : ils y forment aujourd'hui le « fonds principal » du fonds Marc-Bloch, classé par ouvrages, par cours et par objets de recherche, auquel ont été adjoints en 1994 les papiers tirés du fonds de Moscou.

Certains n'ont en revanche pas été versés aux archives et c'est surtout la correspondance de Marc Bloch qui permet, derrière l'historien, d'approcher l'homme. On conserve tout d'abord sa correspondance savante. Bertrand Müller a publié en trois tomes, entre 1994 et 2004, ses échanges avec Lucien Febvre, tandis que les lettres entre Bloch, Febvre et Henri Pirenne - le seul historien que Marc Bloch ait jamais reconnu comme son maître - ont fait l'objet en 1991 d'une édition en Belgique, hélas incomplète. Ce n'est là toutefois qu'une infime portion de son oeuvre épistolaire, éclatée entre d'innombrables fonds d'archives, sans même compter les lettres que l'on retrouve au milieu de ses papiers de travail, car Marc Bloch prenait souvent des notes au dos de lettres reçues, ou de brouillons de lettres envoyées. Je me suis intéressé à sa correspondance avec des savants allemands, britanniques, américains, mais il existe probablement des centaines de lettres, hors d'Europe, dont je n'ai pas connaissance tant il avait de correspondants : Marc Bloch était un véritable graphomane, qui écrivait du matin au soir, et ce serait l'oeuvre d'une vie que de rassembler sa correspondance complète.

Vient ensuite sa correspondance familiale. On connaît notamment une partie de ses échanges avec Étienne. Ce dernier a en effet accepté que les lettres que lui adressait son père, en 1939-1940, pendant la Drôle de guerre, paraissent en 1991, éditées par François Bédarida et Denis Peschanski, dans un numéro des *Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*. Des lettres qui se résument presque à une litanie de réprimandes : son père lui reproche de ne pas assez travailler, de ne pas se lever assez tôt, de trop taquiner sa mère... Un véritable Père Fouettard ! Mais on ne connaît pas le contenu des lettres qu'il adressait à sa fille aînée, pas plus que sa correspondance avec son épouse, Simonne, à laquelle, quand il était absent, il écrivait presque chaque jour.

Que sait-on donc de l'homme, de son caractère ?

Ce sont surtout les témoignages de ses proches qui nous renseignent sur le caractère de Marc Bloch. Étienne lui a consacré une série de petits textes, où l'on peut lire par exemple : « *Le premier mot qui me vient à l'esprit quand je pense à mon père, c'est le mot "sévérité".* » Il ne faut pas oublier qu'il s'agissait d'un homme de la fin du XIXe siècle ! « *Avant la guerre, écrit encore Étienne, dans notre enfance, nous avions quotidiennement le spectacle du paterfamilias.* » Il rapporte par exemple qu'un feu de circulation était installé, dans le duplex de la rue de Sèvres, au pied de l'escalier montant au bureau, pour en interdire l'accès aux enfants. Plusieurs de ses anciens élèves ont également écrit sur lui, et leurs textes confirment combien il était autoritaire et impressionnant. Marc Bloch change toutefois avec la Seconde Guerre mondiale : lui que ses étudiants surnommaient avant le conflit le « capitaine Bloch », et dont ils soulignaient volontiers la raideur, écrit pendant la guerre à ses anciens étudiants des lettres d'une incroyable bienveillance, et fait plus volontiers montre d'un humour qu'il ne laissait pas transparaître auparavant.

Des facettes du personnage résistent toutefois à l'inquisition de l'historien, tel par exemple son rapport aux femmes. Tout au plus peut-on spéculer à partir des comptes rendus qu'il a consacrés aux ouvrages de collègues historiennes : certaines de ces recensions, excessivement sévères et condescendantes, ont quelque peu vieilli aujourd'hui. De même que l'on prêterait désormais un regard plus critique sur son habitude de faire taper ses manuscrits à son épouse Simonne, dans un bureau en face du sien - des manuscrits portent ainsi des corrections d'une main qu'Étienne identifiait comme celle de sa mère.

Quant à sa vision de la vie sentimentale et de la sexualité, les conseils prodigués en la matière à Étienne, dans une lettre du 3 novembre 1939, jettent sur elle une lumière inattendue (*cf. p. 38*).

Vient ensuite l'entrée dans la Résistance : comment connaît-on le rôle que joue alors Marc Bloch ?

Difficile de savoir de quand datent exactement les premiers contacts de Marc Bloch avec la Résistance. De Clermont-Ferrand, où l'université de Strasbourg a été délocalisée après la ré-annexion de l'Alsace-Moselle et où, après s'être engagé volontairement dans la guerre - alors que ses 53 ans, ses six enfants, tous mineurs, et sa chaire à la Sorbonne lui permettaient d'y échapper -, il reprend le travail à l'automne 1940 ? De Montpellier, où - après avoir finalement décidé de décliner, faute de pouvoir emmener avec lui sa mère et ses aînés, l'invitation qui lui était faite de rejoindre à New York la New School for Social Research -, il obtient d'être muté en 1941 pour que son épouse, atteinte de pleurésie, puisse y profiter des bienfaits du climat méditerranéen ?

Malgré l'antisémitisme de certains de ses collègues et étudiants, Marc Bloch maintient à Montpellier des relations avec le gouvernement de Vichy, notamment grâce à l'admiration que le ministre de l'Instruction publique Jérôme Carcopino portait à son père Gustave Bloch, dont il avait été l'élève, tout en participant aux discussions secrètes du Cercle de Montpellier sur le futur de la France et de l'Europe. La situation se complique après l'invasion de la zone sud par la Wehrmacht en novembre 1942 : c'est finalement lorsqu'en 1943 on le force à prendre une retraite anticipée qu'il décide d'entrer en clandestinité. Après avoir, selon Étienne, hésité avec les réseaux Combat et Liberté, il opte alors pour le réseau lyonnais Franc-Tireur, dont le programme socialiste modéré s'alignait avec ses propres conceptions, et emménage donc à Lyon.

De son rôle dans la Résistance, on connaît principalement ce qu'en ont rapporté ses compagnons de lutte ayant survécu. Sous le nom de guerre de « Narbonne », il aurait commencé par publier des articles dans le journal *Franc-Tireur* et dans *La Revue Libre*, par coordonner *Les Cahiers politiques* du Comité

général d'études et par s'imposer ainsi comme l'une des têtes pensantes de la Résistance. Au sein de Franc-Tireur, il aurait progressivement assumé à la fois la charge de la propagande et de la logistique, et c'est lui qui aurait représenté le mouvement au sein des Mouvements unis de la Résistance (MUR).

On sait que Marc Bloch est arrêté à Lyon par la Gestapo - et non par la Milice comme cela a souvent été dit -, au matin du 8 mars 1944, sur le pont de la Boucle, au cours d'une vaste opération lancée le 6 mars dans la région contre les membres des MUR. Dès le 16 mars, la presse de Vichy et la presse allemande annoncent son arrestation.

Comment la Gestapo a-t-elle eu vent de son adresse et su à quoi il ressemblait ?

Parmi les suspects de la trahison, la logeuse de Marc Bloch et son neveu surtout, Jean Bloch-Michel, membre lui aussi de Franc-Tireur, arrêté le 7 mars et torturé, avant d'être suspicieusement remis en liberté fin mai : Étienne a toujours été persuadé de la culpabilité de ce cousin.

Marc Bloch est alors emprisonné dans la cellule 75 de la prison de Montluc, avec une demi-douzaine de codétenus. Il n'est pas anodin qu'il n'ait pas été emprisonné dans la tristement célèbre « baraque aux Juifs ». Sans doute est-il pris alors pour un dirigeant de la Résistance, communiste, dangereux et dépositaire d'informations cruciales. Cela explique pourquoi Marc Bloch, pourtant reconnu comme Juif, n'a pas été déporté - comme l'ont été la plupart des détenus juifs à Montluc - et pourquoi, au moment du procès de Klaus Barbie en 1987, son cas n'a pas été retenu parmi ceux relevant du crime contre l'humanité, imprescriptibles, et seuls susceptibles donc d'être jugés.

Pendant des jours, Marc Bloch est interrogé dans les locaux de la Gestapo à grand renfort de tortures - coups de poing, coups de fouet, bains d'eau glacée... Cet interrogatoire, on le connaît grâce au procès-verbal dressé par la Gestapo et conservé aujourd'hui aux Archives nationales. Après avoir, d'après l'un de ses codétenus, tenté de se pendre pour éviter de parler, Marc Bloch commence, conformément aux consignes des résistants, à donner des informations - assez pour que les coups cessent, suffisamment peu pour éviter de livrer des informations compromettantes pour ses compagnons de lutte.

Il révèle d'abord son vrai nom et sa vraie profession, puis avoue une série de détails sur son rôle de résistant. Ses premiers contacts avec la Résistance seraient passés par deux collègues à l'université, le professeur François de Menthon - alors ministre de la Justice dans le gouvernement du général de Gaulle à Alger - et le professeur Teitgen - lui aussi à Alger. Son rôle aurait été analogue au leur : celui d'un intellectuel engagé dans la réflexion sur la réforme du système éducatif. Quant au mouvement Franc-Tireur, il affirme à la Gestapo qu'il serait dirigé par un triumvirat - composé d'Emmanuel d'Astier de La Vigerie, de Henri Frenay et d'un homme qu'il ne connaîtrait que par son pseudonyme de « Gilles » - dont il décrit l'âge, la taille, la physionomie, etc. Les deux premiers sont alors à Alger, et quant à « Gilles », il s'agit en réalité de Jean-Pierre Lévy, que Bloch connaît très bien et dont il se garde de trahir l'identité. Il consent encore à décrire les structures, départements et sections de la Résistance - ne livrant probablement que des informations déjà connues de la Gestapo - et à donner les pseudonymes de plusieurs résistants, soit qu'il les sache déjà aux mains des Allemands (tel Robert Blanc, *alias* « André »), soit qu'il fasse le pari qu'ils ont déjà eu le temps d'en changer, soit peut-être qu'il en invente certains.

Aucune des demi-vérités qu'il révèle ainsi ne saurait être dépeinte comme une trahison, ni remettre en cause sa bravoure. Reste que l'image, popularisée après la guerre, d'un Marc Bloch demeuré résolument muet sous la torture a quelque peu enjolivé la vérité, en même temps que l'histoire documentée par ce compte rendu d'interrogatoire faisait, semble-t-il, l'objet d'une occultation délibérée. C'est en effet en 2000 seulement que ce document - dont on ne sait pas exactement comment il a

survécu au bombardement qui a détruit la quasi-totalité des papiers de la Gestapo de Lyon - a été découvert par le directeur des Archives nationales, dans une enveloppe sur laquelle une main avait inscrit en 1961 l'indication suivante : « *Document confidentiel. A ne pas ouvrir (utiliser) avant l'an 2000* ». A l'intérieur de l'enveloppe, le compte rendu, annoté comme suit : « *Copie de l'interrogatoire prise par un FFI lors de la Libération de Lyon. Recueilli et envoyé par M. Mermet (Jura). Le 18/11/61 H. Michel.* » Ce « H. Michel » n'est autre qu'Henri Michel, le directeur du Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, créé en 1951 pour fusionner la Commission d'histoire de l'occupation et de la libération de la France avec le Comité d'histoire de la guerre, mis en place en 1944 et 1945 pour collecter documents écrits et témoignages oraux sur le conflit. Un collaborateur du Comité a transmis le document à Henri Michel et ce dernier, le jugeant trop délicat, a préféré, tout en l'envoyant aux Archives, le mettre sous embargo jusqu'au siècle suivant, pour ne pas risquer de ternir le mythe déjà installé d'un Marc Bloch demeuré parfaitement muet aux mains de la Gestapo.

Quant à la fin de l'histoire - l'exécution, le 16 juin 1944, de 30 prisonniers de Montluc, à proximité de la commune de Saint-Didier-de-Formans -, on la connaît par le témoignage des deux seuls survivants. Voici comment l'un d'eux a rapporté la scène : « *Dès que nous avons franchi quelques mètres à l'intérieur du pré, nous étions abattus à coups de rafales de mitraillette tirées dans le dos. En ce qui me concerne, j'ai été seulement blessé à la poitrine. [...] J'ai fait le mort. [...] Lorsque l'exécution a été terminée, les tueurs ont passé vers chaque cadavre et ont à nouveau tiré une rafale sur chacun. [...] A ce moment, j'ai reçu trois balles dans la tête.* » Ce n'est que plusieurs mois plus tard que sa famille et ses amis identifieront le corps du « supplicié n° 14 » comme étant celui de Marc Bloch. A cette date, Simonne est déjà morte, emportée par la maladie quelques jours après l'exécution de son époux, sans avoir su ce qu'il lui était arrivé.

Quelles facettes de cette vie occupent la place la plus centrale dans sa mémoire ?

De Marc Bloch, on n'a d'abord retenu que le martyr. Ses ouvrages ont connu le sort de toute oeuvre d'historien : leurs conclusions ont été remises en cause et on a progressivement arrêté de les lire. Les premiers à se réclamer de son travail ont sans doute été les historiens marxistes, d'où une importante réception aussi bien en Angleterre - dans la revue *Past & Present* notamment - qu'en Europe de l'Est et en Amérique latine. En insistant sur son judaïsme, sa biographe Carole Fink - qui publie en 1989 *Marc Bloch. A Life in History* - en a fait par ailleurs une figure de tutelle des historiens juifs américains : pour l'historienne américano-canadienne Natalie Zemon Davis, Marc Bloch était ainsi, sans conteste, le plus grand historien du XXe siècle.

En France, ce n'est que progressivement que l'oeuvre de Marc Bloch a accédé, de redécouvertes en rééditions, au statut de classique. Si bien qu'aujourd'hui, c'est en hommage à l'historien et au héros que des rues, des places, des lycées, des bibliothèques, des centres de recherche portent son nom - aussi bien en France qu'à Moscou, Berlin et Caracas -, et c'est le résistant et le savant qui, en juin 2026, entrera au Panthéon.